



HAL
open science

Violence et prise de conscience dans “ A quoi rêvent les loups ” de Yasmina Khadra

Lakhdar Bourdime

► **To cite this version:**

Lakhdar Bourdime. Violence et prise de conscience dans “ A quoi rêvent les loups ” de Yasmina Khadra. revue: Langues, Discours et inter cultures, 2023, 7 (1), pp.ISSN: 2602-5558. hal-04364027

HAL Id: hal-04364027

<https://hal.science/hal-04364027v1>

Submitted on 26 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Violence et prise de conscience dans « *A quoi rêvent les loups* » de Yasmina Khadra

BOURDIME Lakhdar
Docteur en Littérature
Université de Tlemcen
khadirobb@gmail.com

Reçu le 05/03/2023 Accepté le 05/08/2023 Publié

Résumé

Le thème de la violence a inondé la littérature algérienne des années 1990. Dans le présent travail de recherche intitulé « violence et prise de conscience dans *A quoi rêvent les loups* » de Yasmina Khadra, nous avons tenté d'analyser et d'exposer les différentes formes et flambées des violences intégristes qui ont ébranlé l'Algérie durant la décennie noire de 1990. Le corpus comme un récit de témoignage lié à une vérité est marqué par la montée de l'intégrisme religieux dans le pays causant des actes de violence qui ont fait sombrer l'Algérie dans un véritable bain de sang.

Mots clés : L'Algérie, Littérature d'Expression Française, Engagement, Violence, intégriste.

Abstract:

The theme of violence prominent Algerian literature of 1990s. The present research work entitled "violence and prise de conscience" in "*what wolves dream*" of Yasmina Khadra", we have attempted to analyze the different forms integrists of violence who shook Algeria during the black decade of 1990. The corpus as a narrative of testimony linked to a truth is marked by the rise of religious fundamentalism in the country causing acts of violence that have plunged Algeria into a veritable bloodbath.

Key words: Algeria, French-language literature, Commitment, violence, integrist.

Introduction

L'introduction fait l'état de la question de la violence intégriste et précise le cadre théorique dans lequel s'inscrit cette étude. En fait, depuis les années 1990, la violence, nourrie par le terrorisme, s'est prévaluée, se mondialise et pose défi pour les états à surmonter. L'émergence du terrorisme soumis aux pressions historiques, sociales, politiques et idéologiques, a donné naissance à une littérature romanesque nouvelle communément appelée la « *littérature d'urgence* » ou *de résistance*. Manifestement, la littérature algérienne de langue française des années 1990 raconte les sujets de l'actualité sanglante que vivait le pays. Plusieurs publications centrées autour de la révolte, de la violence, de l'exil et de la fuite, s'accumulent et traduisent l'engagement des auteurs d'expression française (Yasmina Khadra, Malika Moqadem, Lynda Chouiten..). Dans cette optique, Chikhi Beida (1997 : 122) souligne :

« Les textes s'accumulent sous des formes décapantes. Les éditeurs s'activent, diffusent, les revues culturelles prolifèrent, les mouvements associatifs se multiplient, font acte et prennent acte par l'écriture. »

Ces auteurs décrivent une Algérie meurtrie et relatent des évènements hantés par les attentats sanglants transmettant les formes de *violence* d'une génération à

l'autre ainsi, ils se portent garant d'une reconfiguration *mémorielle* de la violence. Mais, étant donné la diversité de ces formes de violence rencontrées dans le roman algérien, nous allons nous limiter, dans cet article, aux actes de violence qui portent atteinte grave à la vie humaine à travers le roman de Yasmina Khadra « *À quoi rêvent les loups* » paru en 1999. Nous postulons que ce roman est « *la grille la plus opératoire et la plus perspicace de déchiffrement de la société* », (Dubois, 2000 :12) algérienne déchirée par l'intégrisme et par l'affrontement meurtrier incompréhensible aux yeux de tous, entre les frères algériens. Ce corpus a été choisi aussi, dans le souci de connaître et d'illustrer la littérature algérienne des années 90. L'écrivain met à nu les mécanismes des mouvements intégristes en Algérie et mêle écriture, fiction et témoignage mettant en scène des récits authentiques du système intégriste et de sa violence.

Pour orienter notre recherche, il paraît impératif de s'interroger sur la notion de « violence » et les formes que prend la violence intégriste auxquelles fait face le lecteur au sein du roman de notre corpus. Nous allons analyser les différentes manifestations des violences intégristes dans les romans du corpus.

1. Le concept de violence

Acte d'un drame social, la violence revêt plusieurs formes : la violence brutale (physique pour s'affirmer), la violence modérée (qui sert à paralyser la volonté de l'autre verbalement), la violence symbolique et morale (concerne le sacrifice religieux). Dans cette optique, Philippe Braud (1993) définit la violence de la manière suivante : « *En un sens large, toute forme de contrôle social qui barre une aspiration, impose des opinions ou des comportements, perturbe une trajectoire sociale ou un cadre de vie est violence, qu'elle soit ressentie douloureusement ou non par le sujet.*¹ ». Vouloir s'imposer à ses concitoyens ou imposer l'organisation d'un certain ordre social en déployant la force pour s'affirmer, sont autant de forme de violence. Ces actions vont submerger des affrontements entre des groupes sociaux à travers les protestations des adversaires ou les agressions des sympathisants pour exprimer leur engagement. Philippe Braud reprend l'idée de Salluste² pour déterminer cette imposition : « *Quant à vouloir s'imposer à ses concitoyens par la violence, c'est toujours chose odieuse même si l'on se donne pour but de réformer des abus* ». (Idem). Toute exploitation, toute manifestation de puissance, d'actes de blessures, de destruction de l'espace, des hommes dans le but de modifier le comportement de l'autre, est violence. On retient pratiquement le critère de la violence comme un « *signal de danger*³ : la violence en tant qu'interaction entre une brute et une victime et la littérature de la violence est le moyen de garder en mémoire les drames

¹Philippe Braud (1993) « *La violence politique : repères et problèmes* », Cultures & Conflits, mis en ligne le 13 mars 2006, consulté le 25 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/406> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/conflits.406>

² Guerre de Jugurtha. III. Historiens romains, Gallimard, 1984, T1. p. 670.

³L. Coser, (1982) « *Les fonctions du conflit social* », Trad., PUF, , p.131 -132.

traumatisants vécus par la victime pendant et après les conflits. La relation entre littérature et violence est bien établie et de nombreuses productions le confirment. Pris entre témoignage et fiction, l'œuvre de Yasmina Khadra tire son origine de ces expériences historiques traumatisantes à travers les événements qu'il raconte, d'où la question suivante : comment se présentera la violence dans le roman Yasmina Khadra « A quoi rêvent les loups »?

2. L'écriture de Yasmina Khadra, une inscription totale dans la littérature d'urgence

Le roman de Yasmina Khadra « *À quoi rêvent les loups* » est un roman qui s'inscrit dans la littérature algérienne d'expression française, mobilisée autour du drame algérien de la décennie 90. La notion de littérature algérienne d'expression française renvoie, selon nous, à un pays et désigne des réalités romanesques divergentes à celles d'autres pays francophones et d'autres espaces culturels. Il est possible d'en comprendre la spécificité et de déceler des facteurs qui sont à l'origine de cette appellation puisqu'elle est devenue une discipline scientifique reconnue. Un canadien parle de littérature francophone canadienne, un belge parle de littérature belge, le français de celle de France, le libanais renseigne son lecteur sur le nouvel auteur à Beyrouth, etc.

Dans cette mouvance, la littérature algérienne des années 1990, est étiquetée de « *Littérature d'urgence* » : une littérature *de vitesse* fondée sur la précipitation des écrivains à décrire et écrire des fictions réalistes en dénonçant l'horreur, le terrorisme et la violence. Il s'agit d'« *écrire dans l'urgence est un réflexe normal qui naît d'une pulsion, réaction évidente de la conscience de tout intellectuel qui se ressent le devoir d'intervenir par l'écriture* » BELAGOUAH, Zoubida, (2002 :77). Que ce soit en Algérie ou ailleurs, l'écriture s'inscrit dans le réel concret de l'écrivain, « *elle est le rapport entre la création et la société, elle est le langage littéraire transformé par sa destination sociale...* BARTHES, R. (1972 : 18). On peut se tourner vers Yasmina Khadra qui porte le mieux les marques de son époque. Il fait partie des écrivains qui s'inscrivent dans une perspective de la *littérature d'urgence* ou *de résistance*. Il tente de reprendre le flambeau brandi par M. Dib, Kateb Yacine, Mouloud Mammeri qui ont bouleversé l'écriture d'expression française des années 1950 en contestant et traduisant le mouvement social pour la violence et la décolonisation. C'est un écrivain engagé dans la mesure où il pose le problème des conflits, des guerres, de l'injustice.

L'écriture de Yasmina Khadra est nourrie par ce contexte spécifique représentatif de la violence en société. Il est dans cette mouvance des récits qui font la part au massacre, à la destruction, aux meurtres, à la misère, etc. Sa trilogie « *les hirondelles de Kaboul* » 2002, « *les sirènes de Baghdâd* » 2006 « *l'attentat* » 2005, nous immergent dans un monde où règnent conflit et violence. Dans « *ce que le jour*

doit à la nuit », proche de la réalité de nos parents des années 1940⁴, l'auteur partage, avec ses confrères, les mêmes visions de contestations politiques et sociales des personnages. Dans l'ensemble de son œuvre, Yasmina Khadra s'est engagé à transmettre aux générations futures la mémoire de cette violence dans laquelle beaucoup de pays se sont plongés.

2.1. La production romanesque, un garant d'une reconfiguration de la violence

Le roman semble devenir un outil privilégié pour la transmission des événements des violences diverses. En effet, la violence exposée sous des formes variées est un thème courant en littérature algérienne. Plusieurs textes de ces dernières années confirment que la production romanesque algérienne est peuplée de figures de violence permanente. Autrefois, la littérature s'est constituée en mouvement de lutte pour la libération du pays (Mohammed Dib, Kateb Yacine, Mouloud Feraoun, etc.), ces écrivains ont servi à mettre en jeu les luttes du colonisé et les violences du colonisateur. Aujourd'hui, les hommes de lettres dirigent leur propos contre les pouvoirs tortionnaires et anti démocratiques mettant en vue l'acte tragique du fratricide (le frère tuant son propre frère). Cela signifie que le roman fait la représentation de la réalité. Fatiah (1996) souligne « *J'écris, j'écris pour décrire l'horreur, pour ne jamais oublier pour que les jeunes générations se souviennent...* ».

Les années 1990 sont des dates marquées par l'intégrisme mondialisé, les écrivains produisaient un réel, une vérité, un vécu des drames sociaux. Leurs œuvres deviennent les miroirs des sociétés en déséquilibre et reflètent les agissements des démunis. Ces écrivains ont l'ambition de dire la vérité par la fiction et le vraisemblable⁵. En effet, « *la littérature est conditionnée par la réalité et que la vérité trouve sa part dans toute œuvre d'art* » Aleksander Ablamowicz (1924 : 203).

Un des exemples les plus retentissants le roman « *À quoi rêvent les loups* » 1999, de Yasmina Khadra, corpus de notre étude, qui vient appuyer le constat en posant la problématique de l'énonciation d'un contre-discours social dénonçant la situation brutale de la société. Il met en scène deux protagonistes : le « *groupe* » représenté par la GIA, « *le système* » représente le régime au pouvoir et la victime de leur conflit : « *la masse* » identifiée par le peuple comme le précise Roger Dadoun

« *Le Groupe et le Système, dualité belliqueuse et armée, vivent ensemble un troisième terme qui est la Masse — qu'on ta dise « peuple » ou « prolétariat », « nation », « communauté ». etc. ».*

Yasmina Khadra raconte la sanglante prise d'otage d'un pays (Algérie) par des intégristes cruels et massacreurs qui exercent sur la population impuissante plongée

⁴« *Une période qui a façonné les algériens que nous sommes aujourd'hui* » dit-il dans une émission au sein de l'hémicycle du parlement européen Strasbourg (09/2022),

⁵ Jean Levi. « *L'historien et le romancier* », Le Débat, n° 54, mars-avril 1989, p. 147.

dans la peur et la souffrance toute formes d'atrocités et imposent le crime absolu violent. Nafa Walid personnage principal appartient au « Groupe » et à la masse » est à la fois narrateur et personnage principal du récit. Mais, il est, aussi, victime d'une société représentée par un régime autoritaire caractérisée par l'emprise malsaine qu'exerce son patron sur lui. L'univers du roman de Yasmina Khadra, est construit à partir de cette société. Ainsi, nous le considérons comme *«la grille la plus opératoire et la plus perspicace de déchiffrement de la société»*, (Dubois, 2000 :12).

Ce récit est *une trace* de la violence portant sur le totalitarisme, l'autoritarisme et les répercussions brutales. Cette trace est *« ce qui reste, ce qui témoigne d'une action passée⁶ »*, un miroir d'une société de violence qui se présente souvent sous plusieurs formes : agressivité, brutalité, dans les propos ou dans les comportements, massacre, tortures, assassinat, viols, peur, souffrance, haine, etc. La violence gouverne les sentiments et les sensations des personnages principaux du roman. *« À quoi rêvent les loups »* est une histoire bouleversante traitant, avec réalisme, une Algérie sanglante où la jeunesse est prise au piège de la violence. Ce roman nous présente un espace chaotique et déchiré dominé par la déshumanisation et la puissance du mal.

Par une fiction, l'auteur garantit la transmission de la violence vécue aux générations futures, *« c'était là une écriture absolument nécessaire pour les générations à venir et il fallait vraiment parler de la réalité. »* (Quotidien d'Oran, 2001 : 20). La violence, dans ce roman, a pris plusieurs formes détectables dans le récit et même dans la société algérienne qui inspire ce récit. C'est à travers Nafa Walid, personnage principal, que l'auteur transmet au lecteur une mémoire d'un intégrisme dévastateur par des dates, des lieux, des événements précis. Ce roman est marqué par les effroyables heurts.

2.2. Finalité de l'idéologie intégriste

Signalons d'abord que ce roman est parsemé de passages descriptifs cruels de la violence. Cependant nous comptons d'en relever quelques formes. En effet, L'intention de l'auteur est bien de ne pas mettre le lecteur en état de choc dès le départ. C'est ainsi que le roman s'ouvre sur une présentation du personnage principal : Nafa Walid. Ce jeune algérien, rêve de devenir acteur, une vedette de cinéma, il porte en lui un rêve de gloire :

Depuis ce petit rôle que m'avait confié un cinéaste en mal de vedettes, je n'avais pas cessé de rêver de gloire. Je passais le plus clair de mon temps à m'imaginer cassant la baraque, signant les autographes à chaque coin de la rue, roulant en décapotable, le sourire plus vaste que l'horizon » AQRL,

⁶ Jean Dubois (2000.), Larousse Dictionnaire du Français d'aujourd'hui, Paris, Larousse, p. 1324.

Malheureusement son rêve se transforma en cauchemar puisqu'il devint chauffeur chez une famille très riche. Au sein de cette famille, un jour, il se retrouva témoin malgré lui du meurtre jusqu'à l'horreur d'une jeune adolescente :

« (...) la fille, une adolescente à peine éclos, ne se réveillerait plus. Sa frimousse bouffie avait une sérénité qui ne trompait pas. Elle était morte.»
(p 72).

Hamid Sellal, un ancien boxeur chargé de débarrasser son employeur du cadavre, oblige Nafa Walid de le transporter en dehors de la ville, pour l'enterrer mais après l'avoir défiguré :

(...) rapporta une grosse pierre, (...) Hamid frappa encore, et encore, m'éclaboussant de giclées de sang et de fragments d'os (...) Je ne pouvais pas détourner mon regard du visage de la fille en train de se transformer en bouillie. » (p 75).

Yasmina Khadra décortique les causes qui ont basculé Nafa Walid, ce jeune algérien plein de rêves et d'ambitions dans un monde de terreur et de sang d'où il ne reviendra plus jamais après avoir pris la voie des intégristes. En s'inspirant des théories de l'intertextualité, son histoire ressemble à l'histoire d'une feuille rebelle et prédatrice transformée en insecte par la nature qui dévore tout sur son passage :

« Elle voulait survivre aux saisons. Et la nature, séduite par son zèle et sa combativité, la transforma en insecte rien que pour voir où elle voulait en venir. Ainsi naquit la mante religieuse, farouche et taciturne, plus ambitieuse que jamais. Le miracle lui monta à la tête. Elle se mit à narguer sa branche, à la fouler aux pieds. Elle devint cruelle, prédatrice et souveraine, et son impunité ne tarda pas à l'aveugler au point que, pour prouver on ne sait quoi, elle s'est mise à dévorer tout sur son passage, y compris ceux qui l'aiment. » (p 220).

L'auteur passe par une fable qui se veut réaliste. Pris en charge par l'imam Younes qui lui propose des rôles :

« «tu voulais être acteur, décrocher les rôles qui te projetteraient au firmament. Eh bien, je te les accorde : Je te propose le ciel pour écran, et Dieu pour spectateur. Montre donc l'étendue de ton talent. » (p 86).

Un discours idéologique avec une théologie musulmane pour bénéficier de la bénédiction divine. Et sans le défendre, Walid Nafa n'a pas choisi ses actions, il les réalise sous le poids de la société, il n'est pas libre d'agir . C'est ainsi, plus loin, le muphti explique les modes de domination et donne la vision du groupe du monde :

Tel est le serment du GIA : la guerre, rien que la guerre, jusqu'à l'extermination radicale des taghout, des boughat, des laïcs, des francs

maçons et des laquais-surtout des laquais, car il n'y a qu'une seule façon de redresser le monde : le débarrasser de tous ceux qui courbent l'échine.», (p 228)

Désormais la vie ou la mort, on perçoit rapidement, la finalité de l'idéologie intégriste. Ces personnes font appel à la violence comme moyen d'atteindre une fin. Focalisant leur attention sur la violence de tous contre tous tel est le critère de leur pouvoir : une affirmation de leur idéologie par la violence.

Apologie du martyr (shahâda) et du sacrifice de soi (fidâ'), leur idéologie glorifie la "guerre sainte" (conception très réductrice du concept de djihâd en Islam), parce qu'elle est, selon eux, un moyen d'"islamiser" la société et les esprits, d'étendre la Loi divine ; elle peut inspirer, à leurs yeux, à la fois l'héroïsme individuel et la solidarité des membres de la umma.⁷»

Cette donnée est trompeuse, déjà, Jean-Paul Sartre (1991 :309) souligne que :

« La violence n'est pas un moyen parmi d'autres d'atteindre la fin, mais le choix délibéré d'atteindre la fin par n'importe quel moyen. C'est pourquoi la maxime de la violence est « la fin justifie les moyens».

Ainsi, la violence s'est avérée, pour eux, un moyen incontournable pour prendre le pouvoir.

2.3. Assoiffé de sang, l'intégriste se transforme en « loup »

Dès le départ, l'auteur nous plonge avec ce profil fourni transformant Walid Nafa en machine à tuer : *« J'ai tué mon premier homme le mercredi 12 janvier 1994, à 7 h 35. C'était un magistrat. Il sortait de chez lui et se dirigeait vers sa voiture. »* (p 184).

Nafa dévoile ses actes criminels : il franchit le seuil de non-retour : il passe jusqu'au bout de la violence aveugle : *« on massacrait une famille par ci, on brûlait des fermes par là, au hasard des tournées... »*. Il finit par devenir l'un des plus impitoyables tueurs. L'auteur nous transporte au cœur de la tragédie : *« un homme gisait sur le trottoir, contre le sol, la tête éclatée. »*. Des cadavres abandonnés à découvert dans le sang, font des acteurs du drame des spécialistes de la boucherie humaine et démontrent le niveau de cruauté qui a marqué le pays : *« La mort frappait partout. Tous les jours. Toutes les nuits. Sans trêve et sans merci. »*. Ces actes de tortures plongent le lecteur dans le comble de l'horreur : *« Rachid Derrag sera égorgé devant ses enfants. Nafa sera là. »* (p 196). Nafa Walid se transforme en loup : *« je m'apprêtais à trancher la gorge de ce bébé brûlant de fièvre. »*. L'extrait suivant nous livre les criminalités de Nafa Walid au village de Kassem:

⁷ Abderrahim Lamchichi, (1997) *« Islamisme et violence politique, »*, in Confluences-Méditerranée, Hiver 1996- 1997, P. 11

Le sabre cognait. La hache pulvérisait, le couteau tranchait. Le hurlement des femmes et des gosses couvrit celui du vent. Les larmes giclaient plus haut que le sang. [...] Bientôt les cadavres s'entassèrent dans les patios, bientôt le sang rougit les flaques de pluie. Et Nafa frappait, frappait, frappait: il n'entendait que sa rage battre à ses tempes, ne voyait que l'épouvante des visages torturés. Pris dans un tourbillon de cris et de fureur, il avait totalement perdu la raison (...). J'étais là, soudain dégrisé, un bébé ensanglanté entre les mains. J'avais du sang jusque dans les yeux. Au milieu de ce capharnatim cauchemardesque jonché de cadavres d'enfants, la mère ne suppliait plus. Elle se tenait la tête à deux mains, incrédule, pétrifiée dans sa douleur. Dehors, des corps gisaient parmi les carcasses de bêtes éventrées, partout, à perte de vue (p. 263)

Ici, le narrateur dresse la liste des armes blanches dont se sont servies les intégristes. Walid Nafa a sombré dans sa folie, l'auteur décrit une violence traumatisante causée par cet être fantomatique. Nous pensons que la décomposition ou la décadence mentale qui le conduit à cette scène de violence trouve son origine dans une expérience violente vécue, celle de Hamid Sellal, l'ancien boxeur assassin de la jeune fille.

Dans un autre cas de figure, une autre situation de violence :

« Joignant le geste à la parole, il le saisit par la peau du crâne, lui renversa la tête en arrière et lui trancha la gorge si profond que la lame brisa les vertèbres cervicales. Une puissante giclée de sang le gifla ». p220

Dans le passage ci-dessus, le narrateur décrit l'animalité et la criminalité du terroriste vis-à-vis d'un vieillard qui l'a accueilli chez lui, hébergé et nourri face à cela, il lui a tranché la gorge.

Nous évoluons vers une présence fantomatique de la violence déclarée par son camarade Yahia et qui l'a révélée à Nafa :

« La vue d'un uniforme me rendait enragé. J'en ai flambé une dizaine à Sidi Moussa. Plus j'en égorgeais et plus j'en voulais. Je n'attendais même pas la nuit pour sévir. J'attaquais en plein jour, en pleine rue, sous les feux de la rampe, kho. Je tenais à ce que tout soit clair. C'était eux ou moi. [...] j'ai brûlé autant d'écoles que de femmes, bousillé des ponts et des usines, dressé des faux barrages et poussé à l'exode des douars entiers... (219).

« L'homme abandonne l'humain pour s'adonner à l'idée.⁸ ». En fait, ces actions barbares et cette dérive dans la compréhension de la religion, est une des stratégies

⁸ Jean-Philippe Delsol, « *Le Péril idéologique* », nouvelles éditions latines, paris, p.15

intégristes. Pourtant la religion n'avait jamais ces principes et ces idées, la religion est une pratique fondée sur le respect d'autrui, sur le vivre ensemble et sur la tolérance. Ici, nous sommes face à tous les excès.

« Policiers, militaires, journalistes, intellectuels tombaient comme des mouches, les uns après les autres, au petit matin, fauchés sur le seuil de leur porte. Les hurlements des mères abreuyaient celui des sirènes. Les enterrements confirmaient la tragédie. La mort frappait partout. Tous les jours. Toutes les nuits. Sans trêve et sans merci (p.150-151).

La déshumanisation des jeunes pour les préparer aux actes de violence était une des stratégies fondamentales de l'intégrisme, qui sert à faire disparaître le respect du corps et de l'âme et de planter le désir de tuer et provoquer un sentiment de haine et de cruauté envers les autres. La description d'un corps dont la tête détruite permet de construire et de transmettre la mémoire de la violence, l'image d'une violence intégriste des assoiffés de sang qui cherchent à intimider la population et à forcer les responsables politiques à se soumettre à leur volonté. Corps massacré, souffrant, le climat de violence dépasse l'imagination. Ces actes terroristes sont des images obsédantes et constituent le lot quotidien de la dure violence.

2.4. Des zones d'action multiples

Alger gangrenée par la violence, elle se présente comme une femme enceinte dans une salle de chirurgie. Violée, la ville d'Alger enceinte, elle accouche, elle souffre :

« Alger était malade (...) » tandis que le peuple retenait son souffle devant le monstre incestueux qu'elle était en train de mettre au monde. Alger accouchait. Dans la douleur et la nausée. Dans l'horreur, naturellement... (pp 91-92).

L'auteur personnifie la ville d'Alger 'malade', 'accouchait'. Alger est décrite comme étant une ville souffrant de douleur puis il décrit le climat de violence, d'insécurité et de désolation qui règne :

« Alger se laissait aller au gré des pertitions. Captive de son chagrin, n'attendant rien des hommes, et rien des nations amies, elle avait cessé de croire au large et au ciel ». (p.197).

Selon les termes du narrateur, « captive de son chagrin » on peut imaginer le climat de panique dans lequel se trouvent les habitants de cette ville. Il s'agit d'une parfaite illustration de la situation dramatique d'Alger à l'image du pays : similarité dans le processus de la mise à mort à travers tout le pays, vient renforcer cette violence en multipliant les zones d'action. Dans l'ensemble, tout le pays est impliqué dans la violence:

Les rue d'Alger, de Blida, de Boufarik, de Chlef, de Laghouat, de Sidi Bel-Abbes, de Jijel reculaient devant la marche des afghans (...) la mort frappait partout. » (pp131-151).

L'Algérie entière, ainsi, selon le romancier dans ce passage :

[...] L'Algérie ! Offrande aux dieux ingrats, vouée aux vautours et aux chatshuants, reniée par ses Zaïm et ses chantres, ses ouailles et ses gourous, ses victimes et ses bourreaux, contrainte au veuvage après tant de concubinages incestueux... [...] Elle a tellement pleuré ses morts qu'il ne reste plus d'eau dans ses rivières. (pp : 81-82).

Ainsi, la ville d'Alger, la Casbah avec le quartier Bab El-Oued., la ville de Blida, le village de Kassem et de Sidi Ayach, la région de la Kabylie, etc., ont été le théâtre des massacres de la population et serviront de lieux de mémoire de la violence.

2.5. Des valeurs familiales violées

Dans le roman « *A Quoi rêvent les loups* », on perçoit rapidement la dégradation des valeurs, la transgression des rapports sociaux de la famille algérienne : violences verbales ou physiques. L'auteur met en scène les nombreux malentendus entre les membres de la famille et les valeurs familiales violées. Nafa Walid dépasse même les limites avec son père :

« Nafa le saisit par le bras et l'immobilisa contre le mur. Sa main exerça une étreinte telle que le vieillard crut entendre craquer son bras. (p 129)

Cette situation n'est pas unique dans le roman, en effet, l'auteur décrit la propagation de ce phénomène lorsqu'il parle de Nabil Ghalem, un autre personnage du récit, aux idées extrémistes. Ce dernier porte atteinte à sa mère :

« Maudit soit le jour qui t'a vu naître, malheureux. Comment oses-tu porter la main sur ta propre mère ? Nabil la repoussa. » (p 116).

En fait la violence au sein de la famille débute par des contestations et finit par des tournures très dangereuses. L'auteur théâtralise sous les yeux du lecteur les crimes les plus abominables. Nabil Ghalem a fait vivre sa sœur dans l'enfer, jaloux de sa paie, de son poste, gentille et jolie, et instruite, il n'arrête pas de la battre délicatement :

« Son monstre de frère la persécute. (...) Il est jaloux de la voir réussir là où il n'arrête pas d'échouer. Il est jaloux de son instruction, de son poste, de sa fiche de paie. Pour cette raison il la bat. A chaque fois que ses cicatrices se referment, il s'arrange pour les rouvrir. C'est sa façon à lui de la séquestrer... » (p 113).

Le destin de sa sœur est effroyable, Nabil Ghalem, le fondamentaliste⁹, a oublié la fraternité qui la relie à sa sœur et la tendre enfance passée avec elle. Il s'autorisait tous les moyens pour la punir. Il ne tardera pas à causer l'irréparable : tuée publiquement par son frère :

« Le succube, te désobéir ? Cette garce a osé faire fi de ton autorité. (...) son poing se referma autour du couteau... salope, salope... frappa sous le sein, (...) ensuite dans le flanc, puis dans le ventre (...) Elle était en train de mourir... Mourir ? »

Trois coups de couteau à trois endroits différents, la description des gestes exécutés et l'image présentée donnent au lecteur une visualisation filmique de cette scène d'horreur et qui restent un outil pertinent dans ce roman, des violences familiales commises par les intégristes qui ont perdu leurs valeurs et leurs repères.

2.6. L'acte sexuel, une autre allégorie de la violence

C'est le mal qui s'abat sur la femme : elle est la première à en subir les assauts. *« Nabil fonça, coudoya, brutalisa, fendit le groupe de femmes comme un brise-glace, renversa, bouscula, sarcla »*. Nabil a créé un climat de violence, de panique et d'insécurité dans la foule des femmes : une guerre contre le sexe « féminin ».

La femme aussi, une obsession sexuelle, l'acte sexuel une manifestation brutale et traumatisante extrêmement humiliante pour la femme captive enlevée et violée nommée « *sabaya* » soumise à Nafa :

« (...) il porta son attention sur la sabaya, une adolescente enlevée au cours d'une expédition punitive et qu'il avait déflorée lui-même. » (p 258)

La femme constitue le butin de guerre. Associée à la force, à la violence, la vision de la sexualité est radicale que celle du crime. Pourtant, le mot « *sabaya* » que l'auteur emploie pour parler de sexualité, est emprunt de la charia avec un dérive dans la compréhension chez les terroristes. Par cet usage l'auteur cherche-t-il à impressionner ses lecteurs ! Le terme utilisé pour décrire la femme dans ce passage « *sabaya* » renvoie à un regard très réducteur, il interpelle l'image d'esclavage. La femme réduite à un objet réprimable, au service de l'homme dans l'obéissance, elle subit, en silence tout type de violence : psychologiques, physiques et sexuelles : victime des atrocités : et victime de son corps réduit à un objet de plaisir.

⁹ Le groupe intégriste comprend trois catégories de personnages les fondamentalistes religieux (les imams et les cheikhs), les émirs et les combattants ordinaires.

2.7. Les remords des personnalités désorientées

Le fait de tuer les innocents et les bébés, d'amputer aux innocents certaines parties du corps de tels actes constituent-ils une légitimation de la violence ? Cela dépasse le sommet de la folie. Un sentiment psychologique, lorsqu'il s'autocritique, gémit et se plaint sous forme d'un long monologue, Nafa raconte ce qu'il a fait lui-même :

Pourquoi l'archange Gabriel n'a-t-il pas retenu mon bras lorsque je m'apprêtais à trancher la gorge de ce bébé brulant de fièvre ? [...] longtemps j'ai attendu que le tonnerre détourne ma main, qu'un éclair me délivre des ténèbres qui me retenaient captifs de leur perte. » (p 11)

En lisant l'extrait, Nafa expose un sentiment de remords et se présente comme un témoin direct qui a commis une action irréparable et qui a agi inconsciemment pour appliquer les enseignes fondamentalistes (*des imams, des cheikhs et des émirs*¹⁰) reçues. Cet extrait fait l'objet d'une manifestation de prise de conscience, il se déculpabilise. En effet, Walid Nafa attendait un miracle pour arrêter ce crime atroce. L'auteur interprète l'évocation de Gabriel dans « Sourate Ibrahim » en produisant ainsi : « *j'ai attendu que le tonnerre détourne ma main, qu'un éclair me délivre des ténèbres* » (ibid.). Khadra écrit avec une textualisation des faits religieux des représentations adoptées des sacrifices par les terroristes : « *une imitation* » comme la nomme Gérard Genette (1982 :14)¹¹.

Or, couper la tête d'un bébé qui n'est autre qu'un petit agneau, dépasse le sommet de la folie de ces loups, car pour eux, c'est un futur *taghout* s'inspirant faussement de Sourat « Noé ».

Nafa, a un sentiment de remords : « *Pourquoi l'archange Gabriel n'a-t-il pas retenu mon bras lorsque je m'apprêtais à trancher la gorge de ce bébé brulant de fièvre ?* »

Nafa est face à ce qu'on peut considérer comme un retournement de situation par rapport à son idée d'engagement : une sorte de prise de conscience de la gravité de son geste et de l'horreur qu'il vienne de commettre :

« Lorsque je suis revenu à moi, c'était trop tard. Le miracle n'avait pas eu lieu. Aucun archange n'avait retenu ma main, aucun éclair ne m'avait interpellé. J'étais là, soudain dégrisé, un bébé ensanglanté entre les mains. J'avais du sang jusque dans les yeux (p. 263).

Ce passage montre la double personnalité de Nafa Walid : nous retrouvons « un double visage ». Il décrit une personnalité désorientée qui n'arrive pas à se détacher des enseignes fondamentalistes reçues pour regarder vers la bonté. Voire multiples

¹⁰ Les émirs sont les chefs de guerre qui assure le commandement d'une katiba. Les imams sont les chefs religieux. Les cheikhs soutiennent les familles des combattants.

¹¹ Gérard Genette conçoit l'hypertexte comme suit : « *tout texte dérivé d'un texte antérieur par transformation simple [...] ou par transformation indirecte* », (1982 :14)

visages face à la soif de gloire de ce jeune algérien. Sa réaction est de se détourner de cette voie mais la tentative restera vaine.

Dans la même optique Yahia son camarade qui veut se détacher des crimes qu'il a commis, déclare Nafa :

Je n'ai pas rejoint le maquis par conviction. Quand on a commencé à canarder les gens qui n'avaient rien à voir avec le système, j'ai mis le clignotant et je me suis rangé sur le bas-côté. Ce n'était pas ce que j'attendais de la révolution islamique. (p 218).

Un changement brusque frappe le lecteur : Yahia est déçu par la barbarie insensée des groupes armés, où il s'était retrouvé non par conviction. Le Muphti¹² l'imam Othmane intervient vers la fin du récit et fait remarquer ceci : « *La guerre est perdue dès lors que les gamins sont assassinés* » (p. 264). Abou Tourab, aussi s'étonne, vers la fin du récit, de l'aveuglement de son ami Nafa « *c'est fou comme tu as changé, Nafa. L'ambition t'aveugle. Tout ce qui brille est or pour toi. Tu veux être choyé, vénéré, redouté comme eux* » (p. 268). Controverse, autocritique, ils semblent qu'ils se redressent qu'ils démythifient les pratiques démesurées des émirs contre des citoyens victimes pour arriver au pouvoir. Certains ont pris conscience de l'absurdité de la guerre civile d'Algérie tel que Abou Tourab qui déclare à Walid Nafa :

Wahrn ! Chimère ! Regarde autour de toi. Le temple est en ruine et le peuple ne veut plus entendre parler de nous. Nous sommes allés trop loin. Nous avons été injustes. Des bêtes immondes lâchées dans la nature, voilà ce que nous sommes devenus. Nous traînons de milliers de spectres en guise de boulet, nous gangrenons tout ce que nous touchons. Nous ne valons plus rien. Personne ne veut plus de nous. Même en enfer, les damnés et les démons vont manifester pour exiger du bon Dieu de nous transférer dans un enfer aux antipodes du leur. (pp. 268-269).

3. Une narration de reconstitution des faits

Dans « *À quoi rêvent les loups* », le lecteur se trouve entre deux postures opposées : la fiction et la réalité. Mais au fil de la lecture, il commence à explorer le réel et se détache de l'imaginaire. En effet, Yasmina Khadra met en scène une image de l'Algérie traumatisée et expose des séquences de violence. Dans cette optique l'auteur déclare : « *Tout ce que je dis est vrai, romancé peut-être. Mais c'est un plagiat de la réalité algérienne*¹³ ».

L'auteur utilise une narration de reconstitution des faits qui ont marqué le pays en adoptant le mode de la diégèse qui consiste à raconter et le mode de l'extradiégété, qui permet d'infiltrer les pensées des personnages et d'aller au-delà

¹² Le muphti ou le mufti est l'interprète de la loi coranique

¹³ Yasmina Khadra, in Drouin, 1999

du visible. Nafa Walid est à la fois narrateur apparent et personnage de l'histoire¹⁴. Le lecteur a l'impression d'être en face d'un témoin direct. Une photographie brutale et violente où on peut suivre la trajectoire du récit¹⁵ où s'entremêlent histoire (passé), religion (appartenance), et présence de l'acte au travers trois parties dans lesquelles on assiste à la descente aux enfers du personnage principal : la dépression qui montre le dysfonctionnement du système politique et social semble constituer la première partie. Ensuite, dans la deuxième partie, l'auteur expose le réconfort de Nafa Walid dans la mosquée. Enfin, la troisième partie tourne autour de sa vie avec le mouvement terroriste où on passe à l'acte dans l'horreur terrible. Ainsi, dans ce roman, Yasmina Khadra établit un équilibre entre l'univers romanesque et la réalité extralittéraire.

L'espace constitue un support pour transmettre de la violence. Ainsi, la ville d'Alger constitue la toile de fond de la trame narrative de « *A quoi rêvent les loups* » : de très beaux et sombres passages sur cette ville sont à relever. Elle se présente comme la cible des attaques. Ensuite, les facteurs qui ont déclenché ces changements de comportements chez le personnage principal Nafa Walid et ses coéquipiers à savoir : le contexte social (la misère et la pauvreté, l'injustice sociale, la déception), le traumatisme ou le choc.

Quant à l'écriture de la violence, les figures de style sont particulièrement mobilisées : la métaphore et l'ironie, les moyens linguistiques et des représentations. On trouve une prédominance du pronom personnel « je » propre à la forme autobiographique « *J'ai tué mon premier homme le mercredi 12 janvier 1994. à 7 h 35.* » p 183, qui accompagne souvent le « moi », pour prendre en charge l'énonciation : Nafa Walid explique son chagrin et sa douleur face à la mort de sa bien aimée assassinée : « *La mort de Hanane m'avait choqué.* » p : 118. Le discours transposé à la première personne permet d'appréhender les événements de l'acte terroriste et les sentiments psychologique, lorsque Nafa s'autocritique. On observe aussi une alternance de narrateurs. Un narrateur extérieur raconte à la troisième personne ce qu'il a vu. Dans ce cas il ne parle pas de lui-même : il est en dehors de l'histoire : « *Il était recherché dans la Casbah et à Bab El-Oued où les choses se compliquaient avec les importantes arrestations opérées par la police* (p. 187).

Conclusion

Touchant à toutes les sphères de la vie, la violence effraie. Placée en miroir, le roman « *A quoi rêvent les loups* », Yasmina Khadra rend visible les atrocités en offrant une image et une synthèse de la situation sociale réelle algérienne des années 1990 où sévissent toutes les formes de violence. Ce texte est enraciné dans le contexte d'une sanglante guerre civile qui a ravagé l'Algérie, l'auteur, écrivain engagé et prolifique de la littérature d'expression algérienne, présente une violence qui s'inscrit dans la catégorie de la déshumanisation qui laisse des traces dans la

¹⁴Gérard Genette parle d'un récit homodiégétique.

¹⁵ Par "récit", on entend « énoncé narratif », « succession d'évènements » et « acte de narrer », dans « *Discours du récit* », de Gérard Genette.

mémoire du lecteur et l'oblige à réfléchir sur les conditions de ces jeunes capables de tout faire sans être alertés par leurs consciences.

Dans ce travail de recherche, « *A quoi rêvent les loups* » est une représentation horrible qui incarne diverses formes de la violence intégristes dont la population civile (*la masse*) est la victime principale du conflit opposant le pouvoir en place et le groupe intégriste (*le groupe*). Déjà, le titre du corpus marque la présence d'un animal féroce (le loup). Cette métaphore symbolise l'animalité à laquelle était réduite la société algérienne. Nous suivons cette histoire sombre au travers trois parties à savoir la découverte de la vie de Walid Nafa, ses rêves et ses déceptions ; puis, sa rencontre avec la foi et enfin, la partie brisante où l'écrivain met en relief des situations des formes des violences intégristes. L'auteur mêle conception purement physique de la violence à la violence comme une atteinte à la morale. Dans cette optique, les actions violentes exposées par l'auteur sont des comportements générateurs de séquelles traumatiques durables.

Cependant, avec ce tableau sinistre, il ne faut faire amalgame entre musulmans et intégristes, l'idéologie intégriste est vectrice de violence, mais celle de l'Islam est vectrice de la tolérance : les intégristes sont loin de l'application des règles de l'Islam. En fait, les intégristes orateurs s'appuient dans leurs discours sur des concepts et des notions théologiques pour sensibiliser les croyants, leurs prêches sont axés sur la bénédiction et sur le châtement divin.

En répondant à notre question, nous ne l'avons que partiellement traitée en adoptant que la violence intégriste : horreur, terreur, inimaginable, innommable, etc. les formules privatives ne tarissent pas pour exprimer ce qui est considérée comme violence intégristes. Reste à penser encore, les ressources linguistiques, narratologiques et surtout l'analyse des nouvelles écritures de la violence chez Yasmina Khadra. C'est bien évidemment à ce « un nouveau ton » d'écriture que les critiques et les commentateurs en appellent.

Références

- ABLAMOWICZ, Aleksander (1924), « *Réalité historique, création romanesque et identité nationale: Pologne et Québec* », dans Jean Bessière (dir.), *Récit et histoire*, Paris, PUF,
- BARTHES, R. (1972) « *Le degré zéro de l'écriture* ». Suivi de nouveaux essais critiques. » Paris: Seuil
- BELAGOUAH, Zoubida (2002). « *Le roman algérien de langue française de 1990 à 2000 : troisième génération* ». Les cahiers du Slaad. N°1 : Décembre 2002.
- Chikhi Beida (1997) « *littérature algérienne désir d'histoire et d'esthétique* » paris, L'Harmattan
- Dubois, J. (2000) « *Les Romanciers du Réel* ». Paris : Points
- FATIAH (1996) : « *Chronique d'une femme dans les tourmentes* » Paris. Edition de l'Aube

- Khadra, Y. (1999). « *A Quoi Rêvent les Loups* ». Paris : Julliard
- Yasmina Khadra in Le Quotidien d'Oran, 1er février 2001.
- Lamchichi Abderrahim (Hiver 1996-1997), « *Islamisme et violence politique* », in Confluences Méditerranée,.
- Rachid Mokhtari (2002), *La graphie de l'horreur*, Chihab,
- Jean-Paul Sartre (1991). « *Cahiers pour une morale* ». Cité par Jacqueline Russ. Dictionnaire de philosophie. Paris, Bordas.

Des propos recueillis.

- Yasmina Khadra, in L'Ivresco, par Nadia Sebkhî, N°4 janvier/Février, 2010. 7. 8.
- Yasmina Khadra, Propos recueillis par Christine Rousseau, in Le Monde, 29 septembre 2006.